

VOYAGES EN AFGHANI



**GUILLAUME
LAVALLÉE**

Janvier 2017, un jeune tue six hommes priant à la mosquée à Québec. *Voyages en Afghani* est le livre que Guillaume Lavallée, journaliste au Moyen-Orient, aurait voulu lire, jeune homme, pour comprendre le monde musulman.

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**SUR LES ROUTES
DU PAKISTAN,
DU SOUDAN, DE
L'AFGHANISTAN,
DU YÉMEN, DE LA SYRIE,
DU LIBAN, DE GAZA,
DJEMAL ED-DIN
AL-AFGHANI NE
M'A JAMAIS QUITTÉ.**

MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTREAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIRENCRER.COM
MEMOIRENCRER.COM

VOYAGES EN AFGHANI

VOYAGES EN AFGHANI



GUILLAUME LAVALLÉE

DU MÊME AUTEUR

Dans le ventre du Soudan (essai)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2012

Drone de guerre (essai)
Montréal, Éditions du Boréal, 2017

En janvier 2017, un jeune homme tue six hommes priant à la mosquée à Québec. Journaliste au Moyen-Orient, l'auteur Guillaume Lavallée s'interroge sur les raisons et origines de cette haine. *Voyages en Afghani* est le livre qu'il aurait voulu lire sur les musulmans pour mieux comprendre et développer une relation avec l'autre. Guillaume Lavallée suit les pérégrinations de Djemal ed-Din al-Afghani, l'un des penseurs les plus énigmatiques du monde arabo-musulman au XIX^e siècle. Nous suivons les pas de Djemal ed-Din à travers l'Iran, l'Inde, l'Égypte, la Syrie, la Turquie, l'Afghanistan. Entre le récit de voyage, l'essai et le polar, *Voyages en Afghani* nous met aux premières loges de la complexe histoire du monde musulman, ses traditions, ses pensées, les débats, les intrigues et les élans de liberté.

Né à Québec, **GUILLAUME LAVALLÉE** est journaliste à l'Agence France-Presse, où il a été notamment chef de bureau pour le Soudan, envoyé spécial en Égypte et en Libye, correspondant Pakistan/Afghanistan et désormais chef du bureau de Jérusalem en charge de la couverture d'Israël et des Territoires palestiniens. En 2004, il entreprend des études de doctorat en philosophie musulmane à l'Université McGill. Au cours de ses recherches, il se passionne pour le penseur Djemal ed-Din al-Afghani. Il a aussi été professeur de journalisme à l'École des médias de l'UQAM, et a cofondé le Fonds québécois en journalisme international (FQJI). Il a publié chez Mémoire d'encrier *Dans le ventre du Soudan* (2012).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	13
Le télégraphe sonne	21
Kaboul rétro	37
Échec et <i>Tanzimat</i>	53
L'irruption des sauterelles.....	69
L'exilé d'or.....	87
Le cri du Caire	99
Raj, prêche, nature et réfutation	117
Les grands boulevards.....	133
Chez Laurence Olivier.....	151
Fiché « S » dans le 9-3.....	169
Fumer du chiite	191
Le crime de l'Orient-Express.....	205
Épilogue	217

Le monde ressemble à un livre. On n'en lit que la première page si l'on ne quitte jamais sa patrie.

Abou Naddara

Le voyage s'appelle ainsi, car il dévoile le caractère des hommes.

Ibn 'Arabi

AVANT-PROPOS

Les gens sont-ils vraiment ceux que nous croyons? Prenez, par exemple, le père supposé de l'islamisme, Djemal ed-Din al-Afghani. Était-il un combattant de l'islam ruisselant de haine ou plutôt le maître d'une avant-garde lettrée? Était-il un homme aveuglé par ses croyances ou plutôt un empêqueur de tourner en rond poussé à l'exil pour athéisme? Était-il un penseur perché dans son insurmontable tour ou un infatigable voyageur transbahutant sa carcasse arrondie des Indes au Caire, de l'Asie centrale à Paris? L'un de ses meilleurs amis était-il encore un satiriste juif?

Djemal ed-Din al-Afghani est l'un des penseurs les plus influents du XIX^e siècle, si l'on sort son gros orteil de l'Occident. Mais l'homme reste un mystère. Les spécialistes du monde musulman l'associent à la naissance du salafisme, à l'émergence du « panislamisme », à la genèse du réformisme, au bourgeonnement de la *Nahda*, la renaissance arabe, tandis que les services secrets européens de l'époque le qualifiaient de « fanatique libéral ». Mais al-Afghani n'a laissé que peu de textes à la postérité, sinon des articles épars. Au point où, aujourd'hui, le grand public ne connaît rien de cet algorithme complexe, étrange alchimie entre Socrate, James Bond et Che Guevara.

Et pourtant, Djemal ed-Din al-Afghani murmure bien à l'oreille de notre siècle. Obsédé par la fulgurance des sociétés occidentales et par les défis posés en ricochet au monde musulman, une question traverse sa vie : qu'est-ce qu'être vraiment moderne? Pour y répondre, l'homme a marché, erré, cherché. Jeté sur les routes de l'exil, il a été accusé de trop vouloir réformer le regard que les musulmans posaient sur leur propre religion. Appelant à unir les musulmans sur la base d'une expérience historique commune — la réaction au colonialisme européen —, il a contribué à la naissance d'un islamisme séculier. Chez lui, l'islam est devenu non pas une religion, mais une identité. Et cette identité ne se fonde pas sur le respect de dogmes, de normes ou de pratiques rituelles, mais sur la conscience de partager une histoire, de faire partie d'une communauté de destin. D'un destin secoué par l'essor de la modernité occidentale.

Pensez maintenant à ce terme — islamisme — et fermez vos yeux quinze secondes! Des hordes de barbus, de burqas, de kamikazes se bousculent peut-être. Ces dernières décennies, le mot est devenu un carrousel morbide mis en marche par les médias — mais pas uniquement — dans un mouvement étourdissant qui rend flou jusqu'à ses contours. Que veut-on dire par islamisme? À quoi réfère-t-on vraiment? À des musulmans particulièrement conservateurs cherchant à vivre en îlots, séparés du reste de la société? À des combattants de Daesh? À des humains qui cherchent uniquement à vivre et à faire reconnaître une partie de leur identité?

À la fin du XIX^e siècle, le terme « islamisme » ne désignait pas une idéologie, mais bien une religion, comme le christianisme, le judaïsme ou le bouddhisme. Aujourd'hui, l'islam désigne une religion, et l'islamisme, une idéologie politico-religieuse. Pourtant, dans un étrange renversement, tout opère, pour une partie d'entre nous, comme si le second terme avait avalé le premier, comme si l'islamisme était devenu l'islam. Et comme si, de surcroît, l'islamisme avait été lui-même avalé par le seul djihadisme, son dérivé le plus extrême, au point où l'on se demande si l'islam n'est pas devenu « l'ennemi numéro un de tout Occidental, comme si chaque individu, qu'il soit musulman ou occidental, était un petit réceptacle étanche, porteur d'une identité civilisationnelle, voué à se reproduire à l'identique indéfiniment¹ ».

Dans ce jeu de miroirs, nous assistons en quelque sorte à une « surislamisation des musulmans² », où tout est vu par le prisme d'une religion-civilisation qui déterminerait l'ensemble des actes, des comportements, du passé, du présent et du futur de plus d'un milliard de personnes. Et ce « tout islamique » serait réduit à un choix sans issue: trahir ses origines pour être « moderne », ou exacerber son

1. Saïd, Edward, *L'Islam et les médias*, Arles, Actes Sud, 2011, p. 120-121.

2. Al-Azmeh, Aziz, *L'obscurantisme post-moderne et la question musulmane*, Arles, Actes Sud, 2004, p. 45.

« authenticité » pour défier la modernité. Ces dernières années, ce jeu de miroirs a migré sur les réseaux sociaux où fusent les craintes d'un « grand remplacement », d'une « islamisation » progressive de l'Occident ou d'une « Eurabie » en devenir. Dans ce nouveau monde numérique prolifèrent ainsi des « baratineurs³ » qui cherchent à s'imposer sur le marché de l'influence sans se soucier des faits, en polarisant à l'extrême les débats, pour mobiliser leur camp et ainsi multiplier les « amitiés ». Les mots ne cherchent plus à décrire le monde avec le plus de justesse possible, mais à imposer une vision du monde au mépris souvent du réel. Émerge ainsi un « islam post-factuel » visant à conforter ou à exacerber des craintes ou, en sens inverse, à en donner une image parfois plus lisse que réelle. Ces théories circulent dans des univers parallèles aux médias traditionnels, dans des chambres d'écho, pour faire croire à certains qu'ils doivent passer à l'acte : cibler des Occidentaux pour défendre une identité blessée ou viser des personnes de confession musulmane pour les encourager à « remigrer ».

Ça s'est peut-être produit près de chez vous. Ça s'est assurément produit près de chez moi. Un dimanche de janvier, à Québec. Dans l'arrondissement de Sainte-Foy, où j'ai grandi. Dans une ancienne caisse populaire dont mon père, architecte, avait refait dans ma jeunesse les plans, et qui avait été convertie des années plus tard en mosquée. Ce soir de janvier, un jeune homme muni d'un fusil d'assaut est entré dans la mosquée et y a déchargé sa haine pour semer la mort. C'est un sentiment étrange, de profonde inutilité, que de passer sa vie de reporter dans le grand Moyen-Orient et de voir dans son rétroviseur une haine des musulmans jaillir de sa propre ville. Après tout, mon travail est de nommer l'islam. Et, plus souvent peut-être encore, l'islamisme. Or, les mots sont des bombes. Aucun ne recouvre entièrement le sens de ce

3. Frankfurt, Harry, *De l'art de dire des conneries (On bullshit)*, Paris, Mazarine, 2017, p. 65.

qu'il cherche à nommer. Les mots blessent aussi. Et être blessé par les mots, c'est peut-être «souffrir d'une absence de contexte⁴».

Alors, quoi opposer à ces islams post-factuels? Un combat déchaîné sur le web, au risque de polariser peut-être encore davantage celui ou celle que l'on souhaiterait apaiser. Un billet d'avion pour aller voir au loin le monde? Ou peut-être, naïvement, un voyage par le livre. Dans le temps. À rebours. Sur les traces de cet homme, Djemal ed-Din al-Afghani, qui peut-être comme aucun autre de sa génération a compris l'état d'esprit du monde musulman face à l'émergence de la modernité occidentale.

Il y a des années, à l'université, on m'avait accordé une généreuse bourse pour écrire une thèse sur sa vie. C'était peu après le 11 septembre. Ce jour-là, j'étais à Damas, en Syrie, à jouer au backgammon au pied de la mosquée des Omeyyades, en infusant mes poumons de narguilé aux deux pommes et en enchaînant les cafés à la cardamome pour me donner sans doute un faux air du coin. Un peu plus loin, à la gare d'autobus, une femme s'était mise à youyouter de joie. Que les Américains en prennent plein la gueule la soulageait peut-être de sa misère, du déshonneur de son peuple, du dos courbé de sa rue. Comme s'il y avait, au fond, le sentiment d'une revanche. Un sentiment vif et cru. Innommable mais puissant. À ras le cœur et l'épiderme. À l'autre bout de son monde, le mot «islam» surgissait dans la vie de millions d'Occidentaux associé à une crainte, à une menace, à une guerre.

Étrangement, après ce jour de septembre, étudier la philosophie arabe ou islamique prenait pour moi tout son sens. J'avais le sentiment, ou plutôt la prétention, de pouvoir participer à la réconciliation des mondes. Un jour, après des années à me brûler la rétine sur des textes anciens, j'ai tout plaqué pour une passion plus dévorante: le reportage. Sur les routes du Pakistan, du Soudan, de l'Afghanistan, du Yémen, de la Syrie, du Liban, de Gaza, Djemal ed-Din al-Afghani

4. Butler, Judith, *Le pouvoir des mots*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017, p. 24.

ne m'a toutefois jamais quitté. Et après l'attaque antimusulmane dans ma propre ville, j'ai ressorti des caisses de documents sur lui, pour écrire le livre que j'aurais moi-même voulu lire, plus jeune. Le livre que j'aurais voulu que d'autres aussi, comme le meurtrier de ma ville, lisent avant de déraper. Le livre que j'aurais voulu voir aux premiers jours du siècle naissant. Le livre, enfin, que j'aurais voulu ne pas avoir moi-même à écrire, pour ne pas le trahir. Après des années à côtoyer al-Afghani, je me suis décidé à aller au bout de lui, si tant est qu'on puisse aller au bout de quelqu'un, de quelque chose, d'une aventure. Pas uniquement le penser et le lire, mais l'écrire. Le faire vivre comme le polar qu'il est lui-même, avec ses zones d'ombre, ses circonvolutions, ses retournements et ses ambiguïtés. Lire Djemal ed-Din, c'est voyager dans la boîte crânienne du monde musulman qui se regarde dans le miroir de l'Europe, c'est retourner à la racine de nos débats contemporains sur l'islam et la modernité, et suivre dans son sillon une modernité islamique qui venait elle-même de se mettre en marche.

LE TÉLÉGRAPHE SONNE

« Le Chah vient d'être assassiné⁵. » La nouvelle tombe sur les bureaux du Quai d'Orsay, à Paris. Quelques mots, brefs, saccadés, crépitants. À l'autre bout du télégraphe, René de Balloy trépigne. Le diplomate rompu aux lettres persanes vient d'apprendre la mort du roi d'Iran. L'histoire est en marche. Et il en est le témoin-chroniqueur.

Téhéran, 1^{er} mai 1896. Le Chah Nasser ed-Din se prépare à célébrer le 50^e anniversaire de son règne. En ce dernier vendredi, jour de la grande prière collective hebdomadaire, avant les festivités, le monarque se rend prier au mausolée Abdul Azim, un sanctuaire tout de mosaïques, coiffé d'un dôme doré et planté au sud de la ville. Règle générale, les autorités ferment le lieu au public lorsque le Chah s'y rend. Mais pour ce dernier vendredi avant son jubilé, Nasser ed-Din veut fendre la foule, triomphant, sa tunique couverte de ses plus beaux diamants. Un roi scintillant à défaut d'être lumière.

Au moment de quitter les lieux, au travers d'une foule compacte, un homme ouvre le feu sur le roi. La balle s'enfonce droit dans son cœur. L'homme s'affale. Cinquante ans d'histoire d'Iran s'effondrent. Le trône tremble, l'Iran vacille un instant. Aux côtés du roi, le *sadr-e-azam*, le grand vizir, son bras droit, comprend dans la minute la gravité de la situation. Et se précipite sur le corps du roi, inerte. Dégagez ! Il n'y a rien à voir ! Circulez ! Voilà le mot d'ordre lancé à la foule : le roi n'est que blessé, il n'est pas mort. Un mensonge utile, car la passation du pouvoir est en jeu. La dynastie Qajar, qui règne sur le pays depuis la fin du XVIII^e siècle, était déjà en pleine convulsion, menacée d'être démembrée par les Russes et les Anglais, empires aux crocs sans frontières, les premiers lorgnant le nord, frontalier du Caucase et de l'Asie centrale, les seconds, le sud, près de leurs colonies indiennes. Et le pouvoir craint une réaction en chaîne en cas d'annonce de l'assassinat

5. Télégramme du 1^{er} mai 1896. L'auteur a retranscrit l'ensemble des télégrammes transmis à Paris par l'ambassade française à Téhéran, en 1895 et 1896. Ces télégrammes sont disponibles sur bobines aux Archives des Affaires étrangères.